REVUE HISTORIQUE DES ARMÉES

Revue historique des armées

272 | 2013
Aux armes citoyennes

« Sans différence de sexe »

Les volontaires polonaises, 1918-1921

The Polish volunteers, 1918 - 1921

Andrzej Nieuwazny

Traducteur : Robert A. Doughty

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rha/7774
ISSN : 1965-0779

Éditeur
Service historique de la Défense

Édition imprimée
Pagination : 3-11
ISSN : 0035-3299

Référence électronique
Andrzej Nieuwazny, « « Sans différence de sexe » », *Revue historique des armées* [En ligne], 272 | 2013, mis en ligne le 22 novembre 2013, consulté le 05 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/rha/7774

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.

© Revue historique des armées

« Sans différence de sexe »

Les volontaires polonaises, 1918-1921

The Polish volunteers, 1918 - 1921

Andrzej Nieuwazny

Traduction : Robert A. Doughty

1 Août 1920. Dans les tranchées à l'est de Varsovie, une jeune femme en uniforme polonais, désespérée, remplace un tireur de mitrailleuse tué par les bolchéviques et arrête l'ennemi par de longues rafales... Cette scène, tirée du film *1920. Bataille de Varsovie* a valu à Natasza Urbańska le prix de la plus mauvaise actrice polonaise de l'année 2012. Cependant, son personnage de femme en uniforme, tenant la mitrailleuse, exista vraiment.

Socialistes et combattantes

2 Avant 1914, la société polonaise évoluait parallèlement au travers trois sphères d'influence, appartenant depuis la fin du XVIII[e] siècle respectivement à la Russie, à l'Autriche (devenue Autriche-Hongrie dès 1867) et à la Prusse (devenue Allemagne en 1871). Les changements sociaux étaient conditionnés par la situation particulière de chacun des trois empires et il en allait de même de la conscience nationale d'une nation émergeante mais sans État. Les historiens estiment que vers 1870, parmi tous les gens parlant polonais, seuls 25 % avaient une conscience nationale allant au delà la langue ou de la confession, celle-ci majoritairement catholique. La « polonisation » des masses populaires s'accéléra pourtant pendant le demi-siècle suivant, sous influence de l'Église, des partis politiques (actifs en Autriche et en Allemagne et développés après 1905 en Russie), des associations éducatives et de bienfaisance.

3 Si les femmes, surtout celles issues des familles bourgeoises ou de l'*intelligentsia*, jouaient un rôle grandissant dans les organisations culturelles et éducatives, leur engagement politique restait faible. Elles n'avaient pas le droit de vote et leur rôle social n'évoluait que très lentement. Seuls les socialistes polonais acceptaient leur activité au sein du parti (illégal en Russie) y compris dans l'Organisation de combat du parti socialiste polonais

(OB PPS, 1904-1911) dirigée par Jozef Pilsudski. La fraction du PPS de Pilsudski était alors la seule force politique qui se préparait à combattre l'Empire russe pour obtenir l'indépendance de la Pologne et à user de la violence pour atteindre cet objectif. Entre 1905 et 1908, l'OB PPS commit de nombreux attentats contre la police et la gendarmerie ainsi que des braquages de trains postaux afin de financer ses activités clandestines. Parmi les 7631 membres de l'organisation identifiés par les historiens, dont 2739 furent arrêtés entre 1904 et 1907 et 280 condamnés à la peine de mort, on note la présence de nombreuses femmes, responsables surtout de la logistique, de l'imprimerie et de la liaison. Certaines militantes participèrent activement aux attentats, ainsi de Wanda Krahelska qui, au mois d'août 1906, jeta des bombes sur la voiture du général gouverneur de Varsovie.

4 Avec l'éclatement de la guerre, Pilsudski qui, avec la complicité des autorités austro-hongroises, entraînait les unités paramilitaires depuis 1908 dans la région de Cracovie, les transforma en légions, armées et équipées par les Autrichiens. Parallèlement, il créa en 1914 l'organisation militaire polonaise (POW), organisation secrète, antirusse, active jusqu'à la fin de la guerre aussi bien sur le territoire de l'Empire russe déjà occupé par les armées autrichienne et allemande qu'en Russie même. Les sections féminines de la POW furent pourvues des tâches considérées comme « secondaires » : bureaucratie, intendance, liaison. Contrairement aux hommes, les femmes ne prêtaient pas de serment, ce que souligne leur position aléatoire au sein d'une organisation secrète mais militaire. En août 1915, au moment de la mobilisation de l'organisation, leurs sections, jugées superflues, furent dissoutes. Mais quelques semaines suffirent au commandement de la POW pour comprendre l'erreur commise : sans femmes, le fonctionnement s'était grippé. Invitées à rejoindre l'organisation, elles furent organisées selon un schéma et des structures militaires et, à partir de février 1916, astreintes à prêter serment. Les femmes, étaient employées - outre l'administration - dans le renseignement et les liaisons, domaines particulièrement dangereux en temps de guerre. En novembre 1918 les 20 000 membres de la POW désarmaient les soldats autrichiens et allemands et, dans un chaos total, organisaient les centres locaux du pouvoir de l'État qui n'existait encore que sur le papier. Les sections féminines y jouèrent un rôle considérable.

5 Rappelons que la guerre, fratricide pour les Polonais servant les trois empereurs respectifs, mobilisa environ trois millions de soldats de ce territoire qui allait devenir l'État polonais en 1922. Ce chiffre englobe aussi des Ukrainiens, Biélorusses, Allemands, Juifs et Lituaniens, la Pologne ressuscitée comptant plus de 31 % de minorités nationales. Les pertes sont difficiles à chiffrer : la littérature récente avance le nombre de 530 000 morts, dont 110 000 pour l'Allemagne, 220 000 pour l'Autriche et plus de 200 000 pour la Russie.

6 Le manque de jeunes hommes, principalement mobilisés sur le front, ou mis hors de combat, changea le regard porté sur les « combattants en jupes ». L'existence des légions polonaises, interdites aux femmes (quelques-unes pourtant, dont Wanda Gertz s'y enrôlèrent déguisées en homme), facilita la création de comités de soutien aux soldats, et de ligues féminines à vocation indépendantiste. C'est dans la partie autrichienne de la Pologne (appelée Galicie), qui jouissait d'un vieux libéralisme politique, que leurs activités étaient, naturellement, les plus développées. En 1917, la ligue des femmes de la Galicie et de la Silésie rassemblait 13 500 militantes organisées en 102 cercles. Une organisation semblable mais distincte : la ligue des femmes d'alerte de guerre, fondée clandestinement en 1913 dans la partie russe, dite « Royaume de Pologne », et devenue officielle seulement

en 1915, après la prise du « Royaume » par les troupes austro-allemandes, en avait 4 000 réparties en 164 cercles. Une différence intéressante à souligner : si la Ligue galicienne ne recrutait que parmi l'*intelligentsia* polonaise, l'organisation du « Royaume » comptait 49 cercles populaires ou de petite bourgeoisie. Cette dernière opérait d'ailleurs dans une société qui souhaitait en grande partie la victoire de la Russie (et de l'Entente) et ne cachait pas sa réticence à l'égard des légionnaires tirant sur les soldats russes et, théoriquement, sur leurs compatriotes mobilisés dans l'armée du tsar.

7 Le patriotisme des militantes, parfois très romantique, l'aide portée aux légionnaires (fabrication et fourniture d'effets d'habillement et de nourriture) et aux soldats polonais de l'armée autrichienne et allemande, ainsi qu'à leurs familles, leurs activités éducatives étaient généralement appréciés. Mais même si une partie des tâches dévolues aux femmes avait un caractère militaire (surtout pour les membres de la POW), leur service en uniforme ne fut jamais envisagé.

8 Dans les années 1917-1918, les légionnaires refusèrent progressivement de servir les Empires centraux, jugeant leur cause perdue et la politique polonaise trop vague. Après la crise de juillet 1917, au cours de laquelle Pilsudski avait interdit aux soldats polonais de prêter serment de loyauté, les Allemands emprisonnèrent le commandant frondeur à la forteresse de Magdeburg ; 16 000 légionnaires furent soit enrôlés dans l'armée autrichienne (sujets autrichiens) soit internés (sujets russes). Seuls 10 % des 21 000 légionnaires présents sous les armes en avril 1917 prêtèrent serment et continuèrent leur service en tant que Force armée polonaise (PSZ).

9 La crise des légions changea radicalement la position des ligues. Surveillées de près par les autorités allemandes et autrichiennes qui prononcèrent la dissolution de nombreux cercles, les organisations, dont l'unification semblait imminente au congrès de 1917, diminuèrent au cours de l'année 1918. L'autre coup vint du côté de l'Église catholique dont l'épiscopat critiqua, en mai 1917, la politisation des ligues (dirigées en partie par des militantes d'obédience libérale ou socialiste) et leur radicalisme, et appela les femmes catholiques à s'en désinscrire.

10 Il est vrai que dès 1917, le programme des Ligues (hormis l'aide au soldat) mettait davantage l'accent sur l'éducation des masses, l'émancipation économique des femmes, leurs droits et leur participation dans la vie de la future Pologne. Outre cela, les militantes menaient une propagande patriotique et aidaient les déserteurs ; les membres de la POW (passée dans la clandestinité après l'arrestation de Pilsudski) participèrent aux préparatifs de l'insurrection future. Les autorités autrichiennes préparaient déjà une opération policière contre la ligue des femmes à Cracovie et à Lwow, une action avortée à cause de la chute de l'Empire en novembre 1918.

En uniforme polonais

11 À Lwow, capitale de la Galicie (187 000 habitants en 1909 : 120 600 parlant polonais, 15 100 l'ukrainien, le reste parlant le yiddish ou l'allemand), le mouvement féminin polonais était particulièrement actif. Réunies au sein d'un comité citoyen des femmes (janvier 1918), les activistes purent réagir vite au moment où, sans attendre l'agonie définitive de l'Empire austro-hongrois, la toute jeune République populaire d'Ukraine occidentale déclara Lwow, ville historiquement ruthène, sa capitale. Le 1er novembre 1918, les troupes ukrainiennes s'emparèrent par surprise des points

principaux de la ville. Inacceptable pour les Polonais, largement majoritaires dans la ville mais minoritaires (25 %) en Galicie orientale, cette attaque déclencha une guerre dans toute la province.

12 La première phase des combats, qui finit pourtant par le rejet des troupes ukrainiennes de Lwow, le 22 novembre, montra les lacunes du dispositif polonais. Outre les officiers, les soldats expérimentés (les vétérans restaient encore sur le front) et les armes, la petite armée volontaire manquait de renseignements, d'estafettes et, surtout, d'hommes de garde capables de protéger les biens militaires et de restreindre le banditisme accru avec la chute de l'État austro-hongrois et de son armée.

13 Parmi les 6022 Polonais qui défendaient Lwow fin 1918, il y avait 427 femmes dont 313 qui avaient intégré leurs sections pendant les cinq premiers jours des combats. Le comité citoyen des femmes pensait d'abord se limiter à des activités dites « féminines » : l'aide matérielle au soldat ou le service infirmier, ce que contesta Aleksandra Zagorska, épouse d'un psychiatre. Personnage haut en couleurs, cette femme de 34 ans, née dans la partie russe, avait vécu une vie de tous les dangers. Devenue étudiante de l'université Jagelonne de Cracovie en 1904, elle intégra l'organisation de combat du PPS pour lequel elle co-organisa un atelier clandestin d'explosifs. Une fois fabriquées à l'intérieur du royaume de Pologne, les bombes étaient utilisées contre la police et la gendarmerie russes, qui menaient la répression après la révolution de 1905. Membre des organisations paramilitaires dès 1914, Zagorska mettait sur pied le service de renseignement des légions et les sections féminines de la POW. En novembre 1918, elle perdit à Lwow le fils unique de son premier mariage, volontaire de 14 ans.

14 Les Ukrainiens préparant une nouvelle attaque (lancée finalement le 11 janvier 1919, mais aux résultats nuls malgré de lourdes pertes des deux côtés), Zagorska, forte de son autorité, proposa aux autorités militaires de développer une unité féminine, organisée sur la base du service de renseignement et d'estafettes déjà existant. Le refus des officiers de carrière qui n'en voyaient pas l'utilité, persuada l'ancienne « terroriste » de se tourner – en dernier recours – vers les autorités civiles de la ville assiégée. C'est avec leur appui qu'une milice citoyenne des femmes (*Milicja Obywatelska Kobieto*) fut créée, partagée en trois sections :

15 - un groupe de combat, destiné au service de garde mais censé combattre en cas de nécessité ;

16 - une garde citoyenne qui n'avait pas cette obligation, destinée au service de garde et aux patrouilles ;

17 - un service d'estafettes, responsable de la liaison entre les commandants des quartiers et la Garde citoyenne municipale.

18 Le succès s'avéra de courte durée. Reconnues miliciennes mais pas soldats, les volontaires de Zagorska n'avaient droit ni à la solde ni au ravitaillement militaire, privilège particulièrement important dans le contexte de pénurie alimentaire généralisée. Le manque de vivres (et de chaussures) persuada la commandante à solliciter la militarisation de sa milice. L'admiration gagnée par les miliciennes auprès de leurs compagnons d'armes, facilita le compromis : le commandement accepta la militarisation du groupe de combat, deux autres sections conservant leur place au sein de la milice.

19 Ainsi, en janvier 1919, la première unité féminine de l'armée polonaise fut mise sur pied, sous le nom de « Légion volontaire des femmes » (*Ochotnicza Legia Kobiet*, OLK). Les tâches de la Légion, qui déjà en février comptait 300 volontaires, ne changèrent guère : la

surveillance, la garde, les patrouilles. L'utilisation en première ligne n'était envisagée que théoriquement mais durant les longues semaines du siège (jusqu'en mai 1919), des sections féminines furent souvent dirigées sur le front pour renforcer la défense, sans toutefois jamais vraiment combattre. Paradoxalement, aux vues des bandes qui écumaient la ville, c'est le service des gardes qui s'avéra le plus dangereux ; les postes gardés par les femmes étaient réputés comme plus faciles à passer. Par ailleurs, le service des estafettes qui, outre le courrier, transportait les armes, et guidait les volontaires vers leurs unités, fonctionnait souvent sous le feu ennemi.

20 Le 16 juillet 1919, dans un souci d'organisation, le commandement supérieur de l'armée polonaise précisa le cadre de fonctionnement de la Légion, organisée en bataillons :

21 - l'OLK est considérée comme service auxiliaire en temps de guerre ;

22 - le service est accessible à toute femme polonaise âgée de 17 ans, et capable de fournir un certificat médical et de bonne conduite ;

23 - les légionnaires ont le statut de soldats inaptes au service militaire actif ;

24 - elles ne sont pas destinées au service sur la ligne de front ;

25 - leurs tâches doivent être adaptées « *aux talents physiques et la nature de la femme* » ; service d'administration, de santé, de liaison et, exceptionnellement, le service de garde, sont préférés ;

26 - le service les armes à la main est strictement interdit, sauf en service de garde ;

27 - les légionnaires ont des grades de fonction (mais pas les grades militaires) et ne portent aucun insigne ;

28 - la femme en uniforme jouit des mêmes droits que le soldat masculin mais ne peut pas être son supérieur.

La 2e Légion

29 Toute la presse polonaise louant avec emphase la gloire des légionnaires de Lwow, celles-ci firent des émules dans d'autres cités. Ce fut en particulier le cas à Wilno, ville à forte majorité polonaise (60 %) mais revendiquée aussi par les Lithuaniens (1 % d'habitants) comme leur capitale historique. L'armée rouge réconcilia les rivaux en chassant les Polonais en janvier 1919 au tout début de la guerre polono-bolchévique. Les troupes polonaises reprirent Wilno le jour des Pâques, mais la situation sur le front lithuano-bélarusse restait fort incertaine. C'est alors qu'une poignée de femmes décida, fin mai 1919, de répéter l'expérience de Lwow. Les débuts ne furent pas convaincants, avec… dix volontaires réunies au bureau de recrutement. Mais après la création du statut de la formation, appelée désormais « 2e Légion des femmes volontaires » (2e OLK), et la nomination à sa tête de Wanda Gertz, les rangs commencèrent à se remplir. La 2e Légion reçut le même cadre d'organisation que sa « sœur ainée » de Lwow, mais resta longtemps autonome.

30 Jusqu'en septembre 1919, la 2e OLK regroupa plus de 300 femmes-soldats. Si au début, la porte du bureau de recrutement était grande-ouverte, avec le temps la sélection devint plus stricte, Gertz n'acceptant que les femmes jeunes, fortes et en bonne santé. La pénurie de cinq années de guerre ayant laissé des traces dans les jeunes organismes, beaucoup de volontaires furent déboutées. En outre, pour mettre la Légion à l'abri des accusations (et

elles étaient nombreuses) d'immoralité, les candidates devaient se munir d'un certificat de bonne conduite décerné par une institution ou par une personne publique.

31 L'emploi des légionnaires au service de garde, ne devait être primitivement qu'une mesure de dernier recours, mais le manque d'hommes, envoyés sur le front, et l'arrivée de nombreux transports militaires à Wilno, changèrent la donne. La surveillance des dépôts militaires, des magasins ou des trains remplis de nourriture demandait des centaines de gardes. En plus, en prenant ces places, les femmes libéraient les hommes pour l'armée active. Les nécessités du service condamnaient souvent les légionnaires à tenir leurs postes pendant 24 heures d'affilée. De plus, les jours de repos, elles effectuaient 4 heures à l'école du soldat et 2 heures de cours obligatoires.

32 La présence de quelques centaines de volontaires (585 en janvier 1920) permettait aussi de remédier à la pénurie de personnel administratif dans de nombreux bureaux du front lithuano-bélarusse. Parmi les 1345 demandes de personnel adressées à la 2e Légion par les diverses unités entre le 20 juillet 1919 et 20 février 1920, 79,5 % concernaient le service de garde et les bureaucrates, et seuls 7,2 %, les coursières. Quelques dizaines de légionnaires travaillaient dans les ateliers de confection d'uniformes.

33 Les femmes armées, souvent appréciées par les supérieurs, choquaient toujours une partie du public. Une de ces volontaires se souvint la manière dont les filles au poste de garde devaient « *supporter des brocards et des chicanes des badauds, civils et militaires, pour qui une femme-soldat est une chose nouvelle et ridicule* ». L'utilisation des légionnaires par les autorités pour faire honte aux hommes évitant le service militaire et leur engagement pour la recherche des réfractaires, leur attirait l'inimitié de cette partie de la population qui ne voulait pas se battre pour des minorités nationales et pour une Pologne toujours imaginaire.

Une légion nationale

34 L'utilité, évidente, des formations féminines posa naturellement la question de leur avenir à l'échelle nationale. Entre février et juin 1920, une série de décisions fut prise au ministère des Armées qui constitua dans son sein un département de la légion volontaire des femmes (OLK), avec Alexandra Zagorska (nommée commandant du temps de guerre) à sa tête. Une légion fut mise sur pied au niveau national, les unités de Lwow et Wilno en devinrent les bataillons. Dorénavant, toutes les femmes de l'armée en faisaient partie, y compris le personnel administratif, détaché temporairement aux bureaux militaires. Un bureau de propagande du service militaire des femmes commença une action auprès d'une société peu accoutumée aux femmes en uniforme. Cette propagande (très emphatique mais souvent mal organisée) par voie de presse, affiches, réunions des organisations féminines, était censée remplir les rangs de six nouveaux bataillons. Compte tenu de deux bataillons existant, chaque des huit divisions militaires devait en avoir un.

35 Dans les conditions de guerre, le recrutement des femmes oscillait entre la propagande patriotique qui ratissait large (dès juin 1920, une armée volontaire de 105 000 hommes s'organisait dans la région de Varsovie) et une politique très stricte, imposée aux candidates. Une circulaire du ministère, de juin 1920, leur demandait de fournir 4 documents :

36 - une demande précisant l'âge (entre 18 et 40 ans) ;

37 - un certificat médical confirmant le bon état de santé ;

38 - un engagement de faire un service de 6 mois ;

39 - un accord des parents si la volontaire n'avait pas encore 18 ans ou celui de l'époux si elle était mariée.

40 le 6 août 1920, époque de la pire défaite polonaise et de la poussée bolchévique sur Varsovie, l'armée exigea deux papiers supplémentaires :

41 - un certificat de bonne conduite, signé par le curé et la police ;

42 - un certificat d'études et l'opinion d'une association si la volontaire y appartenait.

43 Une opinion négative ou un dossier incomplet suffisait à débouter la candidate. Autre critère de sélection : être de confession catholique, le commandement de la Légion faisant un trait d'union entre l'Église, la conscience nationale et la bonne conduite. Cette condition, qui refusait le droit au patriotisme à des minorités dans un pays multiethnique, n'avait pas été demandée à Lwow et à Wilno où les catholiques étaient largement majoritaires, mais où le service était pourtant ouvert aux volontaires de confession protestante ou israélite.

44 Le chaos engendré par la retraite des Polonais, repoussés de Kiev jusqu'à la Vistule (mai-août 1920), et les critères de recrutement mentionnés ci-dessus, ne permirent d'accueillir que 2 485 légionnaires (septembre 1920), réparties en cinq bataillons : à Lwow, Wilno, Varsovie, Cracovie et Poznan. Ces jeunes (les trentenaires étaient rares) femmes venaient de milieux sociaux très différents, et leur niveau d'instruction, variant selon le bataillon, en disait long sur l'éducation dans les trois empires. Au bataillon de Poznan, ville « allemande », le pourcentage d'illettrées et de semi-illettrées dépassait à peine 6 %, tandis qu'il y en avait 28,5 % au bataillon de Lwow, ville « autrichienne ». Dans le même temps, 38 % des volontaires de Lwow étaient titulaires d'un diplôme de collège ou d'université (11 % à Poznan) ; une autre partie (38 %) se targuaient d'une éducation élémentaire correspondant aux six classes de l'école primaire (83 % à Poznan). Plus de 86 % des légionnaires de Varsovie « russe » avaient une éducation élémentaire ; seuls 5,5 % ayant au moins terminé les années de collège. Un autre phénomène concernait Wilno, où 13 % des filles déclaraient une « éducation domestique », proche du semi-illettrisme pour les plus pauvres ou d'un collège pour les plus aisées. Le nombre des volontaires insuffisamment éduquées transforma la Légion – dans le temps libre du service – en une grande école, dirigée par les femmes officiers d'une tranche d'âge allant de 22 à 51 ans, dont une grande partie venait des organisations féminines d'avant-guerre et dont presque toutes avaient au moins terminé le collège.

Armes à la main

45 La grande offensive bolchévique, commencée le 4 juillet1920 par l'armée de l'ouest de Toukhatchevsky, repoussa le front polonais et menaça Varsovie. Le 3e corps de cavalerie rouge enveloppa les forces polonaises par le nord, en longeant la frontière avec la Lituanie et l'Allemagne (Prusse Orientale), hostiles à la Pologne. Et comme Wilno devait être défendue par tous les moyens, la moitié du bataillon féminin (soit 250 volontaires) monta en ligne. Outre la surveillance de leur secteur (Nowa Wilejka), les légionnaires avaient pour tâche d'arrêter les soldats sortis du rang et de les diriger vers le dépôt. Les 13 et 14 juillet, le jour où la ville fut perdue, les femmes – toutes les interdictions

annulées – combattaient contre la cavalerie ennemie au côté des hommes. Les supérieurs ayant oublié de donner l'ordre de retraite au bataillon, la sous-lieutenant Gertz le sauva au dernier moment. Outre les femmes tuées ou blessées au combat, une trentaine furent capturées par les bolchéviques lors de la retraite. Les restes du bataillon quittèrent la région de Wilno pour Grodno, tenue encore par l'armée polonaise, avant de se diriger vers Varsovie.

46 La menace directe qui planait sur la capitale polonaise persuada, au début du mois d'août 1920, les autorités militaires de mettre sur pied un bataillon de ligne féminin composé uniquement des volontaires prêtes à combattre armes à la main. Dotée de fusils d'infanterie et de mitrailleuses, la troupe monta en ligne le 14 août. Mais, destinées à la troisième ligne de défense (la banlieue est de Varsovie) les combattantes ne virent pas les bolchéviques écrasés par la contre-offensive polonaise lancée le lendemain. Leurs seuls coups de feu partirent lors d'un grand ratissage des forêts, où elles débusquèrent les Russes coupés de leurs unités et les déserteurs.

La dissolution

47 Victorieuse contre la Russie bolchévique (en mars 1921 à Riga, les deux adversaires se partagent les terres biélorusses et ukrainiennes), l'armée polonaise, commandée par Pilsudski - devenu fin 1918 chef temporaire de l'État - amorça une réduction de ses effectifs. Le pays avait, en effet, d'urgents besoins économiques et une partie des jeunes hommes devait réintégrer leurs collèges ou leurs écoles supérieures. Les bataillons féminins, organisés uniquement pour la durée de la guerre et considérés par beaucoup comme une "extravagance" furent parmi les premiers visés. Dès la fin de l'année 1920, les rangs de la Légion des femmes volontaires étaient réduits de moitié.

48 Soutenus par le ministre des Armées, le général Sosnkowski, ancien chef de l'état-major des légions de Pilsudski, les organisateurs de l'OLK espéraient sa transformation progressive en un service auxiliaire de femmes dont l'armée semblait avoir besoin. Des cours de liaison, de bureautique, et de service sanitaire, organisés par la Légion étaient censés fournir des femmes sous-officiers spécialisées dans leurs domaines. L'École centrale de la Légion de Poznan (les tentatives pour la diviser en 4 succursales échouèrent) surveillait l'éducation des volontaires. Mis à part le bataillon de garde revenu à Wilno après la victoire, au printemps 1921 il n'y avait plus d'autres femmes dans l'armée que les candidates aux écoles ouvertes par la Légion.

49 Le futur du service féminin se décidait dans une atmosphère alourdie par l'animosité de la majorité des officiers et de l'opinion publique conservatrice. Si la sympathie pour les braves volontaires était réelle pendant la guerre, en temps de paix la mentalité générale de l'époque ne voyait en elles que de jeunes femmes et de futures mères. Les accusations à cause de la promiscuité flottaient toujours autour des légionnaires qui attiraient, naturellement, l'attention du monde militaire. Pour éviter les situations équivoques, en 1920, le commandement de la Légion appliqua un règlement draconien, interdisant tout contact privé avec les hommes ; une peine d'arrêt et même des punitions corporelles menaçaient des filles accusées d'immoralité sexuelle. Ce genre de règlement (qui ne pouvait pas être respecté dans les faits), ajouté aux conditions de vie et de service difficiles, accélèrent le départ des volontaires. Déjà en septembre 1921, l'une des gazettes de Lwow affirmait que l'OLK n'avait plus que 2 % de soldats, devenant une « consigne »

coûteuse pour les femmes officiers et sous-officiers. En vérité il n'y avait que 17 % de sous-officiers et le nombre d'officiers ne dépassa jamais 40. Le 9 décembre 1921 quand, bon gré mal gré, le ministre Sosnkowski décida - en arguant des nécessités budgétaires - de dissoudre la Légion, cette dernière ne comptait déjà plus que 383 volontaires. Tous les cours cessant avant le 1er mai 1922, il fut décidé de dissoudre la Légion au 1er juin suivant. En réalité, la pression des autorités fit avancer sa dissolution au 1er février.

L'héritage

50 Avec la fin de la Légion, les espoirs des volontaires, qui avaient consacré 2 à 3 années de leur existence au service du pays au lieu de se préparer à la vie civile, s'effondrèrent. L'armée conserva temporairement dans le service actif une partie des officiers mais la situation de la majorité des anciennes légionnaires était précaire. La Pologne indépendante semblait n'avoir plus besoin des femmes soldats même si, après la guerre, les opinions sur le rôle social du « beau sexe » évoluèrent. Les politiciens ne pouvant faire la sourde oreille à l'expression favorite des suffragettes polonaises de l'époque : « sans différence de sexe », les droits politiques des femmes, réclamés dès 1917, n'étaient plus sérieusement contestés par aucune force politique de la jeune République. Elles votèrent pour la première fois en 1919.

51 L'idée d'une défense nationale commune par tous les citoyens sans distinction de sexe faisait son chemin, grâce à l'action des anciennes légionnaires. C'est à l'initiative du lieutenant Maria Wittek qu'en octobre 1922 une douzaine d'organisations, féminines ou non (La Croix Rouge polonaise), créèrent un Comité social pour la préparation des femmes à la défense du pays. Dès 1925, ce dernier reçut l'autorisation d'organiser des sections pour la Préparation militaire des femmes (PWK) dans les dernières classes des collèges. Après le coup d'État du maréchal Pilsudski en1926, toujours favorable aux femmes en uniforme, les structures nécessaires, dirigées par Wittek, furent créées au sein de l'Office d'État de l'éducation physique et de préparation militaire, attachées au ministère des Armées. En 1928, l'Organisation pour la préparation des femmes à la défense du pays (OPK, toujours avec Wittek), proposa aux filles de plus de 15 ans une préparation paramilitaire de 3 ans. L'OPK, dont les structures existaient dans tout le pays, préparait des femmes-instructeurs et organisait des camps d'été spécialisés.

52 Le 9 avril 1938, vingt ans après la création de la première unité féminine, les vétérans de la Légion arrivèrent à leurs fins. Votant la nouvelle loi sur la défense nationale, la Diète polonaise accorda aux femmes volontaires de 19 à 45 ans, le droit à une préparation militaire en temps de paix qui, selon l'ordre du 26 avril 1939, leur donnait l'accès au service auxiliaire de l'armée en cas de guerre. Plus d'une parmi les 37 000 membres de l'OPK (1938), servaient entre 1939 et 1945 dans les unités auxiliaires polonaises en Angleterre, en URSS, en Italie... Encore plus nombreuses, les femmes-soldats de la résistance, périrent avec les hommes. Sans différence de sexe.

Sluzba kobiet w formacjach mundurowych w XXI wieku [Le service des femmes en uniforme au XXIe siècle], Varsovie 2008

Kobiety w wojnach o niepodległość i granice 1918 – 1921 [Les femmes dans les guerres pour l'indépendance et les frontières], Torun 2012

BIBLIOGRAPHIE

Wanda KIEDRZYNSKA – Zarys historii wojennej O.L.K. (Ochotnicza Legia Kobiet) [Historique de l'O.L.K. (La Légion volontaire des femmes)], Varsovie 1931

Anna MARCINIAK-GOLAS – Ochotnicza Legia Kobiet (1918 – 1922) [La Légion volontaire des femmes], Varsovie 2006

Actes de colloques :

RÉSUMÉS

Privées de pays et évoluant parallèlement dans un territoire partagé par les empires russes, autrichiens et prussien, certaines femmes polonaises s'engagent dans l'action politique dès 1914 au sein de structures clandestines telles que l'organisation militaire polonaise (POW). Cantonnée d'abord à des tâches subalternes administratives, d'intendance et de liaison, ces « combattantes en jupes » remplissent des missions de plus en plus proches de leurs frères d'armes masculins engagés au front. En janvier 1919, la première unité féminine de l'armée polonaise, la légion volontaire des femmes (OLK), est créée à Lwow, suivie d'une deuxième à Wilno en mai 1919. En 1920, une légion est mise sur pied au niveau national malgré des difficultés de recrutement. Face à la grande offensive bolchevique de juillet 1920, certaines femmes se sont battus à Wilno les 13 et 14 juillet. Même si l'emploi de ces femmes au combat reste exceptionnel leurs parcours et leurs engagements sont riches d'enseignements.

Deprived of a country and living in a territory shared by the Russian, Austrian and Prussian empires, some Polish women engaged in political action in 1914 in underground organizations such as the Polish Military Organization (POW). Restricted initially to menial administrative, quartermaster, and liaison tasks, these "fighters in skirts" accomplished missions closer and closer to their male brothers-in-arms engaged at the front. In January 1919, the first women's unit of the Polish Army, the voluntary legion of women (OLK), was created in 1Lwow, followed by a second in Vilnius in May 1919. In 1920, a legion was established at the national level despite recruitment difficulties. Faced with the great Bolshevik offensive in July 1920, some women fought in Vilnius on 13 and 14 July. Although employment of women in combat was exceptional, their records and involvement are rich with lessons.

INDEX

Mots-clés : Aleksandra Zagorska, combattantes, Joszef Pilsudski, polonaises, légion, Varsovie, volontaires féminines

AUTEURS

ANDRZEJ NIEUWAZNY

Maître de conférences à l'université Nicolas-Copernic de Torun (pologne) et à l'académie des sciences humaines de Pultusk, il est notamment co-auteur de l'ouvrage *De tout temps amis. Cinq siècles de relations franco-polonaises*, Paris, Nouveau monde éditions, 2004.